

Patrick Eser (Université de Kassel/Université Nationale de La Plata)

Constructions des *milieux* dans les fictions urbaines d'Amérique latine : l'exemple 'marginal' de Port-au-Prince (L. Trouillot)

Within the rich repertoire of Latin American "urban fictions", comprised largely by hispano- and lusophone works, Haitian literature and Port-au-Prince fictions are under-represented. The present article focuses on just this relatively "marginal" case, specifically on the novel *Yanvalou pour Charlie* (2009) by the Haitian writer Lyonel Trouillot. Drawing upon key concepts such as "milieu" and "semiosphere", the article investigates the evocation and aesthetic representation of social inequalities in the diegesis. The tendencies towards social fragmentation are analysed through the fictionalization of the urban space and the different aesthetic and narrative instruments that are taken into account by the novel.

1 Introduction

Les fictions urbaines explorent des réalités complexes, dynamiques et conflictuelles de la vie sociale dans les espaces urbains. Ces fictions ont en grande partie pour objet les métropoles et capitales les plus visibles qui symbolisent de manière unique et particulière la vie (hyper-/post-/etc.-) moderne. Elles constituent en plus un ensemble très vaste qui inclut différentes représentations artistiques (la prose, la poésie, les narrations audiovisuelles), genres et styles. Tous ces éléments et leur transformation à travers l'histoire ont fait l'objet d'une littérature secondaire aussi vaste que diversifiée (entre autres : Corbineau-Hoffmann 2003 ; Heyl 2013 ; Klotz 1969). Les tentatives d'imaginer, de représenter et d'explorer les réalités urbaines en les prenant comme objets et motifs de la création artistique ont trouvé, dans les littératures latino-américaines, des manifestations variées, elles-mêmes riches en figures, images et narrations. Les métropoles classiques de la représentation littéraire latino-américaine sont principalement Buenos Aires, (la ville de) Mexico ainsi que Lima, puis, dans un second temps, Santiago de Chile et La Havane ; la capitale haïtienne Port-au-Prince n'y occupe pas une place centrale. Le statut de la littérature haïtienne dans le contexte territorial et culturel latino-américain n'est pas plus clair qu'il ne l'est dans les études latino-américaines européennes où les cultures hispanophones sont prédominantes.¹

¹ La négation de l'importance de la *Révolution haïtienne* fut sujet de discorde dans les discours historiographiques d'inspiration postcoloniale au cours des dernières décennies ("unthinkable history") qui correspond au débat haïtien sur la "discrimination épistémologique" générale dont souffre Haïti (considéré comme misérable, horrifant, noir et sale) et sa culture (sur les différents interventions et enjeux : Eser 2018). Ce n'est toutefois pas ici que se doit d'être engagé le débat sur les raisons de l'absence de la littérature haïtienne dans ce qu'on entend en générale comme "littérature latino-américaine".

Dans cet article, nous nous consacrons justement à l'exemple relativement "marginalisé" des fictions urbaines sur la capitale et métropole haïtienne Port-au-Prince. Cette dernière représente un cas marginal à encore un autre égard : elle est la capitale d'un des pays les plus pauvres de l'hémisphère occidental, une ville caractérisée par d'immenses contrastes sociaux, déjà antérieurs à la tragédie du séisme de 2010. Les phénomènes de pauvreté et de différence socio-économique dans l'espace urbain sont omniprésents, d'une visibilité impressionnante et par conséquent indéniables (Broschinski, Wördenweber, Wüllner 2013) ; les conditions de vie d'une bonne partie de la population urbaine se trouvent ainsi "marginalisées". La longue tradition de profondes inégalités dans la structure sociale haïtienne a évidemment eu des conséquences sur les représentations et les imaginaires artistiques des réalités sociales dans la littérature et le cinéma.² Nous analyserons la mise en fiction de ce cosmos social et urbain à travers *Yanvalou pour Charlie* (2009), un roman urbain de l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, dont l'œuvre est constituée de plusieurs romans qui explorent la capitale haïtienne et ses particularités, ses conditions sociales de vie ainsi que ses cultures urbaines. L'analyse se concentrera donc sur la construction des *milieux* dans la sémiotisation romanesque de l'espace urbain. Après avoir expliqué le concept central du *milieu*, ses dimensions spatiales et sociales ainsi que son schéma opératoire pour l'analyse des textes littéraires par le terme de *sémiosphère* (2.), nous examinerons les différentes occurrences de *milieu* dans le roman, en nous intéressant aux oppositions spatiales fondamentales (3.), de même qu'aux disparités sociales dans l'espace urbain à travers les cas extrêmes des quartiers privilégiés (4.) et des bidonvilles (5.). En conclusion (6.) nous résumerons les résultats de l'analyse, tout en offrant un élargissement de la thématique de notre recherche.

2 Milieux et sémiosphère

Deux notions serviront de cadre théorique et méthodologique pour analyser les figurations et visualisations des contrastes sociaux dans les romans urbains : le concept anthropologique du milieu que j'introduis ici pour accentuer les dimensions sociales et spatiales des mondes imaginés par la littérature, ainsi que celui de la semiosphère de Youri Lotman, qui aide à focaliser la spatialité des mondes diégétiques.

Le concept du milieu a été utilisé dans différentes disciplines et discours des sciences humaines et naturelles depuis le XIX^e siècle : en biologie, géographie, critique littéraire, anthropologie et notamment en sociologie, où ce terme a gagné en force et en précision au cours du XX^e siècle. Deux dimensions du concept de milieu semblent appropriées pour focaliser l'analyse des espaces imaginés et littéraires. La première provient d'un cadre anthropologique qui s'intéresse à la relation entre *le vivant* et son *milieu*. Certains types de déterminisme mécaniste qui affirmaient ainsi une détermination du vivant par son milieu et son contexte (climat, géographie, etc.) ont plus tard été supplantés par d'autres conceptualisations plus flexibles, par exemple celle de l'*Umwelt* ("environnement"), définie par Jakob Uexküll, qui insistait sur la capacité des êtres vivants à choisir et modeler leur

² Voir N'Zengou-Tayo (2003) et Choquet (2016).

environnement (Muhle 2017).³ Au-delà de ces approches considérant l'aspect relationnel entre vivants/populations humaines et environnements physiques, sociaux, culturels etc., le terme milieu s'avère également pertinent dans son acception sociologique. Selon cette dernière, le terme décrit des réalités sociales qui se caractérisent par des positions socio-économiques et des facteurs culturels. Les milieux sont des groupes d'acteurs sociaux qui constituent un champ de forces et qui, selon la théorie influente de Durkheim, agissent comme force vive et "facteur déterminant du développement collectif", créant ainsi la loi, la morale, les monuments littéraires et artistiques (Vester 2017, 138). Les milieux sociaux sont ainsi caractérisés par la "cohésion interne" et la "distinction externe" et se basent sur des relations sociales objectives, tant comme formes collectives de l'identité culturelle que comme comportements moraux (Vester 2017, 139). Le concept inclut dans sa tradition durkheimienne tant l'explication systématique et historique de la naissance et de la reproduction des milieux que les dimensions quotidiennes des réalités sociales et socio-culturelles qui leur sont associées. Les milieux sont ainsi des entités sociales caractérisées par des facteurs socio-économiques et culturels et qui se trouvent en relation – conflictuelle ou harmonique – avec d'autres milieux. Dans l'espace urbain, les dimensions socio-culturelles des milieux se reflètent par différents styles et communautés dans des quartiers et espaces fragmentés et leurs influences sur les relations entre les êtres humains et leur environnement. Les milieux peuvent avoir différentes apparences et prendre la forme d'entités de quartiers qui eux-mêmes produisent des "effets de quartiers" (Häußermann / Kronauer 2009) et influent sur les cultures des communautés (sub-)urbaines avec leurs habitudes de consommation et leurs parcours habituels de mouvement et de circulation. Les milieux participent à la création du sens du monde social, de ses visions et de ses divisions. C'est cette dimension sémiotique du terme "milieu" qui permet de mettre en relation les points de vue narratologiques et le concept de la sémiosphère qui, lui aussi, associe des phénomènes spatiaux et sémiotiques.

Le concept de sémiosphère provient de la théorie narrotologique de Youri Lotman qui sensibilise aux questions de spatialité et convient donc à l'analyse des mondes diégétiques dans les textes littéraires. La théorie sur l'espace de Lotman se fonde en substance sur différents niveaux théoriques : d'une part la narratologie, d'autre part et de manière plus générale, la sémiotique de la culture.

Sans commenter les différences entre ces deux niveaux de conceptualisation, nous pouvons constater que les idées centrales de Lotman définissent trois grands axes (Frank 2009, Mahler 2015, Ruhe 2015) :

1. Le monde diégétique et l'espace littéraire sont caractérisés par des *divisions* internes, c'est-à-dire des segmentations en "espaces partiels disjoints", qui se définissent par différents types d'oppositions et de topologies.

³ Muhle (2017) explique la continuation de la réflexion sur le "milieu" dans les théories de Georges Canguilhem et la conception de la biopolitique chez Michel Foucault, qui sont très instructives mais non pertinentes dans le contexte de cet article.

2. Le concept de la *frontière*, d'après lequel ces espaces sont divisés, est central. Il y a différents types de frontières, dont certaines sont plus rigides et d'autres plus flexibles.
3. Le mouvement et la circulation des personnages littéraires constituent l'action des récits et sont en relation avec les frontières et leurs traversées.

Les espaces imaginés constituent ainsi une sémiosphère qui divise le monde diégétique et le caractérise par différentes (topo-) logiques et sémantiques (celles-ci peuvent se contredire entre elles). Selon Lotman, le conflit dominant dans les sémiosphères est celui entre le "centre" et la "périphérie" (Lotman 2010, 174–190).

L'approche sémiosphérique de Lotman permet d'analyser les espaces diégétiques en se focalisant sur le concept de "milieu", c'est-à-dire sur la problématisation des processus sociaux d'intégration et de distinction, en s'intéressant particulièrement aux inégalités sociales dans l'espace urbain. En explorant la différenciation et fragmentation sociales dans la sémiosphère des villes imaginées, il nous est alors possible de décrire et d'examiner la modélisation des *milieux urbains* ainsi que la relation entre l'espace social et les groupes sociaux dans les textes littéraires. Nous nous attacherons donc aux modes de visualisation, formes symboliques et stratégies textuelles et narratives par lesquelles les contrastes sociaux et les différences spatiales sont évoqués, construits et rendus sensibles.

3 Le roman : actions et oppositions spatiales fondamentales

Yanvalou pour Charlie raconte l'histoire de Dieutor, qui, après avoir grandi dans un village rural de la province haïtienne, abandonne la campagne à 15 ans pour faire des études de droit à Port-au-Prince. Dans le présent du récit, Dieutor est un avocat ambitieux qui travaille dans un bureau renommé de la capitale. Dans cet environnement, il s'est créé une nouvelle identité, reniant ses liens à son lieu d'origine et aux personnes de celui-ci, refusant surtout son prénom, "Dieutor", qui marquait son identité personnelle et par conséquent son origine campagnarde. Il s'appelle dès lors Mathurin D. Saint-Fort. Dans sa vie professionnelle, Mathurin rencontre beaucoup de succès. Il vit une existence bien établie, jusqu'au jour où le jeune Charlie vient lui rendre visite dans son bureau. Charlie, qui a vécu pendant des années dans un orphelinat à Port-au-Prince, avait obtenu le contact de Mathurin parce qu'il venait du même village que lui. Mathurin, irrité par la visite d'un jeune homme mal vêtu dans son environnement professionnel, lui propose de vivre chez lui pendant quelques jours. Lors de leur cohabitation se développe une relation humaine très personnelle entre les deux personnages : ses conversations avec Charlie incitent Dieutor à se confronter à son passé et à ses origines qu'il niait depuis longtemps.

Le roman évoque les conséquences de la rencontre avec Charlie pour Mathurin. Le contact de Charlie et les conversations des deux jeunes hommes incitent Mathurin à un intense travail de mémoire : en plusieurs *flash-backs*, ce dernier raconte et réfléchit sur son passé dans sa province natale. Leurs conversations abordent également les histoires de Charlie, qui fait partie d'un groupe de petits

voleurs avec ses camarades de l'orphelinat. Le récit des expériences de Charlie et de sa bande dévoile leurs vols, l'accumulation de l'argent volé et l'échec tragique de la bande. Tout au long de l'histoire, racontée par des voix diverses, le lecteur parcourt Port-au-Prince et ses différents quartiers : le centre, les quartiers bourgeois limitrophes – où se situe le bureau de Mathurin et où il vit –, l'orphelinat, situé au centre – reflétant des conditions de vie très précaires pour les jeunes –, les quartiers luxueux – où les jeunes volent dans les restaurants et les villas – et, enfin, le bidonville au bord de la mer, où les jeunes cachent leur butin. C'est dans ce quartier que l'histoire criminelle de la bande trouvera sa fin malheureuse : les jeunes se retrouvent alors dans le bidonville pour se confronter à la désintégration de leur groupe. Nathanaël, le leader de la bande et meilleur ami de Charlie, s'est distancé de ses amis et compagnons et se dirige de plus en plus vers l'engagement politique. Il souhaite utiliser l'argent pour un groupe armé de jeunes révolutionnaires duquel il s'est rapproché. Lors de la réunion, lorsque les membres de la bande veulent partager leur butin, un coup de feu se déclenche accidentellement, infligeant à Charlie des blessures graves et qui le mèneront plus tard à la mort.

Le roman se déroule dans deux espaces différents : la capitale, Port-au-Prince, et la campagne de la province haïtienne, à savoir le village natal des protagonistes du roman, Dieutor et Charlie, qui l'ont abandonné à la recherche d'une vie meilleure. Les *flash-backs* de Dieutor, entraînés par sa rencontre avec Charlie, nous dévoilent le passé de ce premier à l'époque où il ne vivait pas encore dans la capitale : sa socialisation au sein d'une petite famille, ses relations avec sa mère et son père, sa première relation amoureuse avec Anne qu'il abandonne également en partant pour la capitale. C'est par les histoires des *flash-backs* et des lettres qu'Anne a écrites à Dieutor pendant plusieurs années, et dont quatre sont reproduites dans le roman, que le lecteur découvre les conditions de vie dans la province, les habitudes culturelles, normes et rythmes de la vie quotidienne, mais aussi les hiérarchies sociales.

Le contraste entre ces deux mondes se transmet par la vie de Dieutor. La migration du protagoniste à Port-au-Prince représente un événement important qui marque une coupure dans sa vie, à savoir le passage d'une frontière qui lui permet de se construire une nouvelle identité : "[Dans] le camion vers Port-au-Prince, j'ai cessé de m'appeler Dieutor" (Trouillot 2009, 172). Cette étape de transgression lui a permis d'oublier les phantasmes, mauvaises expériences et rêves qui le tourmentaient dans sa vie antérieure. Par un regard rétrospectif sur ses origines et sa vie antérieure, il constate d'un ton dépréciatif qu'il venait "du trou du cul du monde" (Trouillot 2009, 35). Le contraste entre capitale et campagne – en ce qui concerne les conditions de vie quotidienne – est évoqué dans les récits du passé ainsi que dans les mentions de la distance entre ces deux mondes. Cette distance se reflète aussi dans les lettres d'Anne qui ne parviennent pas chez Dieutor parce que celui-ci vit dans des "domiciles privés", les déplacements professionnels de son père vers Port-au-Prince qui duraient plusieurs jours, et le voyage de Dieutor vers son village d'origine à la fin du roman. Les objets et personnes qui circulent entre le village et Port-au-Prince évoquent tous l'idée d'une distance abyssale entre ces deux pôles. Les lettres d'Anne, écrites dans le présent du récit – alors qu'elle vit dans le village, mariée à un Port-au-Princien – renforcent d'autant plus cette

impression, tant dans la description de la vie quotidienne et des événements en province que dans sa perception de la capitale qu'elle a visitée deux fois : "Figure-toi que je suis même venue deux fois à Port-au-Prince, mais je ne suis peut-être pas faite pour la vie des grandes villes. Trop de voitures, de personnes. Et tout ce bruit" (Trouillot 2009, 156). Dans les lettres d'Anne – la troisième protagoniste du récit, plutôt absente comme personnage actif intervenant dans l'action de l'histoire, mais très présente et importante dans la conscience de Dieutor et par ses lettres – Port-au-Prince est un élément sémiotique construit sur la distance, l'autre "civilisation", dont les habitants et la vie quotidienne suivent d'autres règles, altérité qu'Anne retrouve aussi chez son mari.

L'opposition entre ces deux espaces est également construite par le mouvement vers la métropole, figuré par la vie des protagonistes masculins. Les motivations de Dieutor et Charlie quant à la migration sont différentes,⁴ mais le déplacement vers la capitale fait partie d'un phénomène plus vaste, à savoir l'exode rural massif, caractéristique du développement urbain de l'espace métropolitain de Port-au-Prince : ce processus n'est pas présenté en détail à travers le destin des personnages migrants mais davantage évoqué comme une progression abstraite et impersonnelle (Choquet 2016, 112–113). La vie des protagonistes Dieutor et Charlie représente la migration interne à Port-au-Prince et les hiérarchies entre la métropole et la campagne. Le sujet de la migration interne se manifeste non seulement dans la conscience des personnages mais aussi à travers les visions et espoirs qui y sont associés. Ceux-ci s'enrichissent par de rares images où le texte évoque la prolifération de la population urbaine et suburbaine :

Il est des pays où l'on construit des villes, des routes qui mènent vers les villes, et des banlieues. Ici, l'on construit des banlieues, et surtout pas de routes qui y mènent, jusqu'à ce que les banlieues, se prenant pour des villes, gonflent comme un ballon trop plein de monde, de mortier et d'ordures. Les premiers habitants quittent alors leur banlieue pour en construire une autre où personne, au moins pour quelque temps, ne viendra les déranger (Trouillot 2009, 14).

L'image du ballon gonflé suggère le ton d'une anthropologie négative qui est le fondement sur lequel s'édifie le processus de l'urbanisation et ses tendances d'une fragmentation sociale élevée. La formule "il est des pays" qui introduit ce commentaire sur le développement de la ville est récurrente et livre des informations sur la réalité urbaine et sociale sur un ton de constatation ou de dénonciation : la phrase énonce ce qu'il y a concrètement dans le monde imaginé. L'expansion de la capitale par les populations immigrées qui proviennent de la campagne ainsi que la croissance non planifiée de la ville aux dépens de la campagne sont des faits sociaux qui structurent le développement social depuis les années 1930.⁵ Le contraste entre les deux mondes de la "campagne" et de la

⁴ Le déplacement de Charlie vers la capitale a eu lieu à l'âge de cinq ans [!] : sa mère, qui voulait quitter Haïti avec un amant pour s'installer aux Bahamas, amena Charlie dans l'orphelinat du père Edmond (Trouillot 2009, 70).

⁵ "The most striking example of centre-periphery tensions in Haitian history has been the massive, largely uncontrolled, and unplanned expansion of Port-au-Prince and the concomitant impoverishment of rural areas. Before the American occupation of 1915–1934, Haiti was largely decentralized, a situation that stymied economic growth, but also protected the population from government malfeasance. Since the 1930s, however, Port-au-Prince has become the country's cultural, political, and economic centre. As in

"ville", figuré par l'opposition entre la "périphérie" et le "centre", est alimenté par le mouvement de la première en direction de la seconde ; les imaginaires et mentalités qui en découlent constituent la structure spatiale fondamentale du roman. Celle-ci aura également des conséquences sur l'urbanisme de la capitale.

4 Fragmentations socio-spatiales et extrémités dans l'espace urbain : les milieux des (super-) riches

L'espace urbain évoqué dans *Yanvalou pour Charlie* est fragmenté en différents milieux urbains parmi lesquels l'environnement et l'habitat de la population port-au-princienne privilégiée représentent un facteur important. Ce milieu social est décrit par ses caractéristiques environnementales, de vie culturelle et d'habitat. Sa particularité se manifeste à travers différents personnages et les relations de ceux-ci avec l'environnement, par la caractérisation des lieux, des endroits et des habitats et par les contrastes sociaux que les actions, mouvements et constellations des personnages rendent sensibles.

Le personnage représentant de manière condensée le milieu aisé de la population urbaine est l'épouse du chef du bureau dans lequel Dieutor travaille. Celle-ci est déjà introduite à la deuxième page du roman où la voix narrative du personnage de Dieutor décrit son milieu professionnel, ses collègues et le bureau dirigé par "le chef". L'épouse du chef, décrite comme une personne sans caractéristiques ou capacités particulières, administre la richesse et le bureau lucratif hérités. Elle est également appelée "la patronne" et symbolise de manière animée et vivace le style de vie et la culture quotidienne du milieu fortuné. Représentant un type social particulier, son style de vie est décrit de la manière suivante :

[L]a patronne du chef part six ou sept fois par an aux Etats-Unis faire son shopping à Miami, baiser à New York au Waldorf Astoria, skier dans le Colorado, et, de retour ici, court prier Dieu à l'église Saint-Pierre de Pétionville, faire ses offrandes et libations chaque premier vendredi du mois chez un houngan de Cayes-Jacmel, dîner chez les ambassadeurs pour mater les Blancs de passage (Trouillot 2009, 22).

Le mode de consommation du tourisme, de marchandise et de sexe à l'étranger est ici mis en évidence, se mêlant à un style de vie locale qui correspond aussi au comportement typique de la classe sociale supérieure : pratiques religieuses hybrides, combinaison du catholicisme et du vaudou, mention de "Pétionville" comme quartier périphérique où vit l'élite économique et politique de Port-au-Prince et d'Haïti et organisation du temps libre qui vise au contact avec des personnes internationales renommées, des Blancs⁶ et des diplomates. Les orientations, goûts et pratiques culturelles de la haute bourgeoisie port-au-princienne sont illustrés par le personnage de la patronne dans plusieurs passages du roman dont les plus pertinents me semblent ceux où se manifeste sa relation aux espaces publics et privés. Le couple vit dans la périphérie, éloigné du bruit et de la circulation embouteillée de la ville, une situation résultant d'une décision consciente :

other Global South countries, this rapid urbanization has come at the cost of rising crime, extortion, hunger, poverty, and violence" (Cruse 2013, 475).

⁶ Les caractéristiques de la "pigmentocratie" de la société haïtienne et le racisme des couches sociales privilégiées font apparition dans différents passages du roman, par exemple lors des commentaires des horaires des gymnases et de la "bonne heure pour les peaux claires" (Trouillot 2009, 141).

Sa femme et lui ont choisi d'habiter la plus éloignée de la ville [...] Le chef et son épouse habitent loin de la vieille ville, dans les hauteurs, 'plus près du ciel' comme dit la patronne. Ils louent les autres immeubles qu'ils possèdent à des étrangers. Ils vivent ainsi sur un sommet interdit aux piétons, et contraignent leurs connaissances à grimper jusqu'à eux (Trouillot 2009, 14).

L'orientation vers le "sommet" quant au choix du lieu d'habitation est une tendance topologique propre au milieu social du couple du chef et de la patronne et qui inclut aussi les travailleurs du bureau. "Vers le sommet" est employé comme devise quant au choix de l'habitat qui structure l'orientation géographique d'une partie de la population urbaine dans l'espace métropolitain : "C'est un pays de montagnes et l'idéal commun est de monter vers les sommets" (Trouillot 2009, 15). Cette orientation et ces possibilités de "monter" sont nuancées et hiérarchisées, mais ce qui unit les membres des différentes couches sociales de la bourgeoisie ambitieuse, c'est l'abandon du centre et des quartiers fréquentés pour pouvoir accéder à une vie tranquille à distance du "reste" de la population. La patronne représente cette attitude de distinction de manière presque "stéréotypée" : son personnage est construit comme véritable représentant d'un certain milieu social :

Un jour elle est arrivée au cabinet au bord de la crise de nerfs. Elle venait exiger du chef qu'il obtienne des autorités la démolition d'une maisonnette en construction à mille mètres de leur résidence : 'Ils ne vont quand même pas nous suivre jusque-là' (Trouillot 2009, 15).

La logique de la distinction sociale anime aussi Dieutor, qui prévoit déjà son lieu de vie quelques années plus tard, lorsqu'il sera plus établi dans la société haïtienne :

Dans dix ans j'aurai gravi d'autres échelons, j'habiterai une maison plus grande, dans un quartier moins bruyant. Celui que j'habite actuellement est convenable, mais il y a, le matin, quand la vie se réveille, une odeur de basse-cour qui envahit la rue et l'écho de voix sales qui crient dans le lointain. Le but du jeu est simple : c'est d'échapper aux cris (Trouillot 2009, 22).

L'orientation géographique correspond ainsi à une ambition sociale qui est typique pour la cartographie urbaine de Port-au-Prince définie par l'"opposition bas de la ville/hauteurs de la ville qui semble répliquer les disparités socio-économiques, les plus riches habitant désormais les hauteurs encore vertes et fraîches [...], les plus démunis occupant de plus en plus de terrain dans le bas de la ville" (Vitiello 2011, 93).

La figure spatiale "vers le sommet" et la devise "plus près du ciel" renvoient non seulement à une orientation socio-géographique, mais aussi à la mentalité d'un certain milieu social qui se manifeste chez les autres employés du bureau : il s'agit de la "culture de l'escalade" des ambitieux qui visent à gravir l'échelle sociale au moyen d'une concurrence effrénée. On observe notamment cette attitude chez Elisabeth, la collègue de Dieutor, qui, selon lui, "progresses vite dans sa montée et change souvent d'appartement, en briguant chaque fois plus haut". Dieutor, selon lui, avait également fait "beaucoup de chemin", "[à son] rythme et à [s]a façon" (Trouillot 2009, 17). Le changement de nom et l'abandon du nom d'origine représentent des éléments essentiels dans cette stratégie d'avancée et d'adaptation aspirant à la réussite dans ce contexte social. Pour augmenter ses chances d'être

reconnu socialement dans les milieux bourgeois de la capitale, "Dieutor" est devenu "Mathurin D." :

Il suffit d'un mauvais prénom pour que les érudits perdent leur contenance et se lancent des mots au visage comme les voyous se lancent des pierres. Mathurin D. Saint-Fort. J'ai assumé le risque et je profite du prestige (Trouillot 2009, 39).

Dieutor suit les normes et les règles structurelles de ce champ professionnel et change son prénom, prêt à abandonner son identité personnelle. Cette volonté de faire des efforts pour avancer professionnellement caractérise aussi le comportement des collègues de Dieutor (Trouillot 2009, 27), qui se trouvent tous sur une bonne voie, mais ont tout de même encore du chemin à faire. La "culture de l'escalade" ne connaît pas de limites, ce qui anime davantage les ambitieux : "Derrière la montagne, il y a d'autres montagnes [...] et tous les gens que je fréquente participent comme moi à cette culture de l'escalade" (Trouillot 2009, 16).

Le milieu social de la moyenne ou haute bourgeoisie est caractérisé, comme montrent les orientations et consciences sociales des personnages, par une mentalité ambitieuse fondée sur la promotion et ségrégation sociale quant à la localisation de l'habitat. La distinction sociale induite par ces tendances – qui constitue même leur motif – est manifeste dans plusieurs situations de contact social et particulièrement dans les attitudes de la patronne, qui, comme déjà mentionné, est dotée d'une conscience de classe très prégnante :

Elles et Ils. La patronne classe les gens et les choses en catégories opposables et définitives. Elle présume que tous font comme elle et elle utilise abondamment la troisième personne du pluriel sans perdre son temps à préciser à quel groupe (fleurs, chiens, humains, peintres, ouvriers du bâtiment, rats de villes ou rats des champs...) ce pluriel peut faire référence (Trouillot 2009, 15).

Le statut de classe dans la classification du monde social et comme moyen d'expression dans l'esthétique de la vie quotidienne se révèle particulièrement dans la description de l'intérieur de la maison de la patronne et du chef. Elle "adore recevoir les gens qui lui ressemblent, et surtout qu'ils la complimentent sur l'éclatante beauté de son univers domestique" (Trouillot 2009, 14). L'intérieur de la maison exprime les valeurs et le système de reconnaissance dans ce milieu social spécifique, composé de la haute bourgeoisie port-au-princienne, des étrangers et des diplomates. La description de l'intérieur des habitats et des espaces suggère une harmonie entre les êtres et leurs environnements spatiaux, comparable à celle que reconstruisait Erich Auerbach dans son analyse du *Père Goriot* par l'exemple de la relation entre l'apparence de Mme Vauquer, la propriétaire de la pension, et son environnement, la pension même :

Das Motiv der Harmonie zwischen ihrer Person einerseits und dem Raum, in dem sie sich befindet, der Pension, die sie leitet, dem Leben, das sie führt, andererseits; kurz, der Harmonie zwischen ihrer Person und dem, was wir (und auch Balzac zuweilen) ihr Milieu nennen (Auerbach 2001, 438).

La description de l'individu et de son environnement se présente comme unité esthétique; l'évocation de l'espace diégétique implique aussi une certaine "atmosphère morale" et constitue ainsi des milieux dans un "réalisme atmosphérique" (*ibid.*).

Le décor du bureau est décrit de manière analogique et représente donc un facteur signifiant. Premièrement, c'est la localisation géographique du cabinet qui est mise en évidence. "Le chef", qui avait hérité du cabinet, l'a déménagé, s'éloignant du centre-ville qu'il considère comme "envahi par des marchands, les piétons et les chiens errants" pour l'installer enfin "dans un immeuble climatisé d'une nouvelle zone résidentielle, au sommet d'une colline" (Trouillot 2009, 15). La situation géographique du lieu élevé correspond à l'idéal commun et à l'orientation topologique sociale déjà explicitée, d'après laquelle le but est de monter vers les sommets. La modélisation textuelle de l'aménagement intérieur du cabinet manifeste la classe sociale de l'endroit qui est décoré comme un métissage d'éléments nouveaux et classiques, un "alliage efficace d'ancienneté et de modernité" : "Tous les riches n'ont pas le même âge, les mêmes goûts, il convient d'allier blason et clinquant, classique et moderne, un coup pour les vieux et un coup pour les jeunes" (Trouillot 2009, 16). L'intérieur du bureau est adapté aux goûts des clients avec lesquels le chef, qui est "avocat-conseil d'une bonne quinzaine de compagnies" (Trouillot 2009, 17), sait plaisanter avec style et tact. La représentation du caractère classique et moderne, en plus de la référence aux jeunes collaborateurs, sert de stratégie au chef : "Outre le changement de décor [...] le casting est excellent. Et si le chef n'est pas brillant plaideur il sait faire avec les clients une fois qu'ils entrent dans la maison" (Trouillot 2009, 17). L'environnement matériel des endroits commentés précédemment – la maison et le bureau du chef – est décoré dans le but d'émettre une 'aura' particulière. Le succès de cette stratégie révèle l'importance culturelle de la spatialité et les symbolisations de l'espace manifestent les normes sociales.

Le caractère de ces lieux est rendu visible par le contraste social lors d'une transgression : c'est en effet l'arrivée de Charlie, jeune précaire qui a récemment perdu sa place dans le "Centre" du père Edmond et dont la présence dérange l'ordre social établi dans le bureau (et surtout dans la vie de Dieutor). Charlie traverse la frontière que représente l'entrée dans le bureau et qui est normalement protégée et surveillée par des agents de sécurité empêchant l'arrivée de personnes indésirables :

Dans les entreprises comme la nôtre, les agents de sécurité sont en réalité un service de filtrage placé en devanture. Ils vérifient les origines et les parcours sociaux, sur le modèle des policiers des postes de contrôle dans les aéroports, qui décident du droit de passage des ressortissants étrangers. L'agent avait laissé entrer dans notre salle de conférence un ressortissant étranger qui ne remplissait pas les conditions requises (Trouillot 2009, 29).

Le passage de cette frontière représente le point de départ de la narration : il crée un *avant* et un *après* de l'histoire tout comme il donne lieu à la rencontre des deux personnages ayant abandonné leur village d'origine en quête d'une vie meilleure dans la capitale. Cette première rencontre, qui déclenche l'histoire racontée dans le roman, est donc le fruit de la transgression d'une frontière sociale, tant physique que symbolique, qui n'a en général pas lieu dans la vie habituelle. La porosité des divisions de l'espace et des frontières peut ainsi être considérée comme la base de la narration.

5 L'autre pôle de la fragmentation socio-spatiale : le bidonville/la cité

Les histoires racontées par Charlie amènent le lecteur dans une autre sphère de la métropole, un monde opposé à la réalité. Les récits de Charlie, qui fait partie d'un groupe de petits voleurs avec d'autres garçons de l'orphelinat, incluent des vols au-delà de l'"habitat" des jeunes et dans les quartiers luxueux des riches, mais aussi des modélisations de leurs existences précaires. Les membres de la bande cachent l'argent qu'ils volent dans la maison de la sœur de Nathanaël, le leader de la bande et le meilleur ami de Charlie, qui vit dans le bidonville *Cité-Soleil* à la périphérie de Port-au-Prince. Les quatre jeunes volent pour pouvoir accéder à une autre vie : chacun d'eux a des visions – "des étoiles", comme dit le texte – associées à l'usage de l'argent dans le futur. Ils désirent à tout prix sortir de la misère de leurs conditions de vie précaires et vulnérables. Cette vie est symbolisée par le personnage de la sœur de Nathanaël, qui est en réalité la mère de Nathanaël, comme le lecteur l'apprendra au cours du récit. Cette femme a été violée et défigurée – "Un homme, il y a longtemps, lui a fait cette blessure avec une machette" (Trouillot 2009, 117) – et vit dans le bidonville, dans des conditions extrêmement précaires. Son corps déformé lui fait subir le rejet des autres :

Ici, cela ne se remarque pas, tous les corps portent des cicatrices, mais ailleurs, même au Centre où elle va visiter son fils [sic !], la cicatrice impose un arrêt sur image. Les gens la fixent un moment, puis se détournent. Elle exerce sur les inconnus le pouvoir de l'horreur (Trouillot 2009, 117).

Le corps de cette femme est en harmonie avec son environnement et son habitat de telle sorte que sa vulnérabilité est finalement invisible puisqu'il est "normal" que les corps des habitants portent les signes des actes de violence soufferts. Ce n'est que le contraste dont les signes de son corps témoignent au-delà du bidonville qui la stigmatise et la présente comme un être diffamé et rejeté ; même au Centre, qui n'est pas un lieu de personnes riches et belles, elle est stigmatisée à cause de sa cicatrice. Le contraste et l'identité qui se construisent entre le corps et son milieu, et donc son dehors, attestent d'une logique propre aux circonstances de vie dans le bidonville, qui se reproduit et se confirme par la visite de Charlie chez Dieutor.

Le troisième chapitre du roman, intitulé "Nathanaël" (Trouillot 2009, 103–144), raconte la séquence de la visite, lorsque les deux personnages se dirigent à la rencontre de la bande des jeunes voleurs. Une citation du poète et écrivain haïtien Syto Cavé en créole haïtien figure en tête du chapitre : "Vil Pòtoprens, se yon timoun k ap kriye pou tet sou galri ri pave" (Trouillot 2009, 103), que l'on peut traduire de la manière suivante : "La ville de Port-au-Prince, c'est un enfant qui pleure par les allées de la rue". Cette citation introduit le passage du livre qui décrit les conditions extrêmes de pauvreté. L'image "monstrueuse" de la "sœur/mère" de Nathanaël n'en est qu'un exemple. Le parcours de Charlie et de Dieutor dans le bidonville est raconté de manière hétérodiégétique : la voix narrative est externe au personnage, évoquant les expériences "d'un homme et d'un garçon", même si la perception et la conscience du personnage de Dieutor prédominent. Le bidonville est décrit d'après la perspective externe d'un sujet – Dieutor – qui n'y vit pas. C'est le sentiment d'étrangeté à l'environnement qui structure la perception d'un "visiteur", mais que celui-ci essaie de dissimuler :

Il n'y a pas de rues, mais des passages inventés entre les taudis. Les toits sont bas et l'homme doit faire attention, les pointes des tôles qui dépassent la base des toitures descendent à hauteur de ses yeux. L'homme essaye de ne pas regarder les objets qui tapissent le sol : bouteilles, canettes, boîtes en carton, pelures de fruits. D'ordinaire l'homme aime bien savoir dans quoi il marche [...] (Trouillot 2009, 105).

La perception de l'"autre monde" par "l'homme" est caractérisée par son ignorance – il ne connaît rien de la cité, à la différence de son compagnon, qui connaît un peu mieux mais pas entièrement non plus : "le garçon a déjà exploré le fond de la cité" (Trouillot 2009, 105) – par la difficulté d'orientation, par le soin d'attirer l'attention et d'être perçu comme étranger. Le quartier est décrit par ses conditions de vie d'une extrême difficulté. La frontière de la cité, marquée par la mer, est caractérisée de la manière suivante : "là où la mer et la boue ne font qu'un, là où les gens font leurs besoins sur l'ancien rivage, en donnant dos à la mer, les fesses tout près de l'eau" (Trouillot 2009, 103). Les figures de déchets et d'ordures sont fréquemment employées pour caractériser le bidonville. C'est précisément la zone en proximité avec la mer et le passage vers la mer où la misère et la pauvreté humaines apparaissent comme absolues. Dans plusieurs passages, la mer est présentée à travers la conscience des personnages (de la mère de Nathanaël qui souhaite s'installer aux Bahamas, des autres membres de la bande, Filidor et Gino, qui souhaitent fuir vers Cuba) comme symbole de possibilité de fuir la misère d'Haïti et de Port-au-Prince, comme point de départ vers une vie meilleure. Cette idée est évidemment opposée au quartier caractérisé par l'isotopie des déchets et ordures. Loin de représenter une ouverture, un horizon, des perspectives futures, le rivage et la zone proche de la mer sont plutôt des icônes de l'extrême contamination et de la misère humaine :

Un lieu de déchets qui se désintègrent progressivement et se fondent dans la structure même du paysage quotidien [...], un lieu, où l'espèce humaine se dissout aussi, tant physiquement que moralement (Vitiello 2011, 104–105).

Cette zone reflète la stagnation et la fin des illusions dans la reproduction éternelle de la misère, où même la mer finit par disparaître :

[A]u bout de la cité, là où les toits des maisons ne passent pas la hauteur d'un homme de taille moyenne ; là où se concentrent toutes les odeurs à cause de la décharge et des latrines qui donnent dans cette mer qui n'est plus une mer (Trouillot 2009, 116).

Le jeune avocat, qui grimpe les échelons sociaux et souhaite vivre dans une maison éloignée du bruit et des masses humaines, perçoit le bidonville avec un mélange de distance et de dégoût. Il tente de se protéger des affections par un mur et de bloquer la perception du monde dans lequel il se meut. Confronté avec les réalités du quartier et la quotidienneté de la misère, Dieutor ressent un certain rejet : "L'homme cesse de se demander dans quel merdier il s'est laissé entraîner. Il regarde le paysage de détritrus, de petits commerces" (Trouillot 2009, 114).

Pour la première fois de sa vie, le milieu où il se trouve le rend nerveux, tout comme le contact physique avec la population locale qui est, en générale, presque invisible et dont les membres ne sont pas désignés individuellement dans les rues peuplées. Le contact corporel avec les piétons l'importune, l'irrite et confirme sa position d'*outsider* : "Ici, toute personne qui s'étonne de la promiscuité est forcément un étranger, l'homme n'est pas dans son territoire" (Trouillot 2009,

112). Dieutor se sent mal à l'aise ; le caractère incommode et extérieur de sa relation avec ce lieu se manifestent également dans sa perception de l'altérité de la culture quotidienne qu'il appréhende dans les rues : "Ici, les gens parlent en mangeant, mangent en parlant. Et tous parlent avec ces mots que l'homme a entendus pour la première fois dans la bouche du garçon" (Trouillot 2009, 115). Il est contraint dans sa façon de se déplacer,⁷ de même qu'est limitée sa possibilité de s'exprimer et de communiquer. Quand un passant le bouscule, "[i]l voudrait se retourner, attraper l'inconnu par le collet, lui mettre une baffé, mais il n'a pas appris à se battre de cette façon-là, avec les poings. Les batailles qu'il gagne sont des batailles d'images, de mots" (Trouillot 2009, 116).

Les tentatives de Dieutor de gérer ses irritations face aux contrastes sociaux et culturels s'expriment aussi par des dialogues internes quant à la question de son identité personnelle et sociale face à la misère humaine. Dieutor n'est évidemment pas "en harmonie" avec ce quartier : il est très clairement en contraste avec cet environnement. Ses différentes tentatives d'établir une relation avec le milieu du bidonville font apparaître la profonde différence qui existe entre les multiples spécimens humains de la capitale et lui-même, quoiqu'il se soit habillé de vieux vêtements pour s'adapter aux habits supposément typiques du quartier. Cette stratégie de mimétisme échoue, comme le montrent les regards irrités dirigés vers Dieutor : il est évident qu'il vient d'une autre couche sociale et qu'il tente de se faire passer pour un *habitant normal* du quartier : "L'homme est habillé sale et vieux, mais son air perdu révèle la vérité : ce n'est pas un vrai pauvre, les vêtements sont un camouflage" (Trouillot 2009, 112).

Les scènes de parcours du bidonville montrent autant la position extérieure de Dieutor par rapport à ce *milieu* dans lequel il se meut pour la première fois de sa vie qu'elles rendent visibles les contrastes fondamentaux dans la société port-au-princienne. Le quartier est présenté comme lieu d'extrême pauvreté et de vulnérabilité. L'évocation de cette image (sub-)urbaine est soutenue par la construction du personnage de Dieutor, qui, venant d'un milieu social essentiellement différent, élabore et rend manifestes ces contrastes par sa présence et sa corporalité, ses perceptions visuelles, auditives, tactiles et olfactives, ainsi que ses mouvements. La typologie qui résulte des différentes descriptions des lieux, milieux et populations urbaines comprend un tropisme qui accentue la tendance d'une certaine déshumanisation et compare l'existence des animaux avec celle des êtres humains dans le milieu du bidonville :

L'homme constate aussi qu'il y a d'autres espèces vivantes qui disputent l'espace aux humains. De la volaille. Des squelettes de chiens. Les chiens sont des squelettes qui aboient mollement et marchent à reculons. Il y a des rats, beaucoup de rats. Les humains et les rats se côtoient, indifférents les uns aux autres (Trouillot 2009, 115).

Les rats et les "humains" se côtoient dans la perspective de Dieutor à tel point que la différence entre ces espèces vivantes s'efface. Les conditions de vie de ce milieu sont présentées par cette figure anthropologique – la comparaison entre animal et être humain –, qui constitue dans ce roman un moyen radical pour

⁷ "L'homme hésite à poser ses pieds sur le sol et perd son temps à tenter d'éviter les flaques et les pelures de fruits. Cette hésitation le trahit. Son corps tressaille au contact des autres marcheurs" (Trouillot 2009, 112).

penser les différences intra-urbaines, suggérant une analogie et une parenté entre les éléments de chacune de ces espèces pourtant fondamentalement différentes. Le bidonville constitue une zone de précarité où la distinction entre la vie des animaux et celle des êtres humains est devenue floue : les conditions de vie de ces derniers sont limitées à la reproduction de la 'vie nue'. Les habitants du bidonville apparaissent comme personnages limités qui coexistent avec les animaux dans un lieu de déchet, de désillusion et de stagnation. Les contrastes sociaux et culturels entre les différentes populations urbaines sont rendus visibles et figurés par des signifiants sociaux distincts (tels que le style vestimentaire, le langage, les mouvements), parmi lesquelles la figure anthropologique de la comparaison entre être humain et animal se fait la plus radicale. L'environnement urbain de cet espace est si inhumain qu'il crée un milieu essentiellement différent – dans un sens à la fois environnemental, social et culturel – et un endroit hybride constitué de différents êtres vivants.

6 Vers une conclusion : mouvements, spatialité et ségrégation dans la ville imaginaire

L'espace métropolitain de Port-au-Prince représenté dans le roman se désintègre en différentes parties qui, comme des îles, suivent, dans une extension clairement limitée, leurs propres logiques et se reproduisent de façon autonome. Comme Lyonel Trouillot l'affirme lui-même, l'exploration de l'espace urbain est un sujet dominant de sa prose, dans laquelle la ville – en particulier Port-au-Prince – crée le monde diégétique en tant que "personnage" et "cadre" :

Port-au-Prince, c'est pour moi un lieu formateur. Un lieu parlant. Et en effet, je considère Port-au-Prince comme, peut-être en caché, le personnage principal des romans que j'écris (Trouillot cité par Ménard 2011, 460).

Le roman crée donc un paysage urbain divers et hétérogène, constitué par divers sémiosphères ou milieux qui sont évoqués par les différents plans de l'action et de la modélisation de l'espace. Ceux-ci se manifestent par des descriptions 'internes' et autoréférentielles ou par la construction de contrastes et de figuration de l'"Autre". Les caractéristiques du milieu de la bourgeoisie locale dans le "socio-tope" professionnel du bureau et son entourage social apparaissent dans la construction des personnages presque stéréotypés de ce milieu – la patronne, les collègues de Dieutor et surtout Dieutor lui-même – et de leur conscience, goûts et styles de vie respectifs. L'existence de Dieutor et son intégration 'naturelle' dans ce milieu sont perturbées par l'apparition soudaine de Charlie, un acte de transgression qui déclenche l'action du roman. Le bidonville symbolise les extrémités de la condition humaine et est également présenté à travers les perceptions et le point de vue de Dieutor. Cette perspective est caractérisée par l'étrangeté du regard d'une personne visitant un certain quartier – et qui est confronté avec un certain milieu social – pour la première fois de sa vie. Il constate et recense avec un certain étonnement ce qu'il y découvre. Par la corporalité, le style vestimentaire, la perception et l'affectivité de Dieutor, la conscience de ce personnage constitue un médium important pour la figuration des contrastes et du milieu de l'"Autre".

En général, les différents milieux et sémiosphères du roman sont rendus sensibles à partir de plusieurs médias et matérialisations par lesquels les impressions et les distinctions sont communiquées au lecteur. En tant que média, l'on pourrait ajouter aux facteurs déjà mentionnés *l'argent*⁸ et son usage différencié au même titre que les *animaux*,⁹ qui servent à modeler et marquer les contrastes sociaux et les différences "ontologiques" au sein de la société urbaine. La distinction et la polarisation sociales sont rendues sensibles par ces représentations et symbolisations des milieux. Par leur fonction de média, elles établissent les contrastes entre les milieux, émergeant, à leur tour, sous l'influence structurante de ces derniers. Tous ces signifiants sociaux, qui marquent les différences spatiales et sociales, condensent la sémantique sociale jusqu'à ce que les différences s'opposent de manière ontologique. Le milieu social se révèle être un facteur essentiellement influent, que ce soit dans l'espace des milieux intra-urbains ou à la campagne. Les distinctions et les contrastes des milieux servent de point d'ancrage pour le comportement, le style vestimentaire, la culture, le langage et les perceptions des différents membres de l'espèce humaine.

Les contrastes entre les différents milieux sociaux sont aussi mis en évidence par les personnages qui, dans leurs parcours du monde diégétique, traversent les frontières géographiques, sociales et culturelles établies. Ces figures transgressives sont, d'une part, Dieutor et, dans une moindre mesure, Charlie : les deux personnages viennent de la campagne et se réalisent enfin dans la capitale Port-au-Prince. Au-delà de cette opposition basique entre campagne et métropole, il y a par ailleurs des transgresseurs au sein de l'espace urbain qui dépassent les frontières territoriales et qui fragmentent la sémiosphère en différents milieux hermétiquement séparés : il s'agit de Dieutor lors de sa visite de la cité, ainsi que de Charlie au moment où il pénètre la zone de la bourgeoisie locale et entre dans le bureau. Il y a deux autres infiltrations et passages de frontières qui laissent apparaître les contrastes intra-urbains. Ce sont, premièrement, les excursions que réalisent les membres de la bande de Charlie pour voler dans les quartiers luxueux, par exemple à Montagne Noir (Trouillot 2009, 75). Ils pénètrent ces "autres quartiers" en tant que représentants de la pauvreté pour y voler. Leurs perceptions quant à cet autre monde, que constituent les "quartiers luxueux", sont communiquées par le personnage de Charlie (Trouillot 2009, 74–76).

Un autre groupe de passeurs de frontières est constitué par les jeunes révolutionnaires en contact avec Nathanaël. Les deux personnages en question, Johanne et Franck, sont originaires de couches sociales privilégiées ;¹⁰ ils se sont radicalisés par la lecture et par leur malaise vis-à-vis de la culture et de la richesse de leur famille d'origine. Nathanaël est tombé amoureux de Johanne, appelée Yanick dans la clandestinité du groupe révolutionnaire, et étant également attirée par Nathanaël : "Elle s'est révoltée dans les livres, elle a rencontré un vrai pauvre" (Trouillot 2009, 122). Pour Yanick, Nathanaël représente l'"Autre", un exemple

⁸ "C'est tout simple. Qu'est-ce qui fait la différence entre les gens ? L'argent [...] Même si t'es un enfant, avec l'argent tu as plus de pouvoir qu'un adulte" (Trouillot 2009, 85).

⁹ "Ces chiens des riches, c'est sûr, ils font pas comme les autres. Dans les quartiers pauvres [...]" (Trouillot 2009, 75).

¹⁰ "Ils ont grandi avec des parents. Protégés. Surprotégés [...] Ces deux-là sont d'un autre monde. Des enfants nés de justes noces" (Trouillot 2009, 122–124).

authentique des pauvres pour lesquels elle et ses compagnons révolutionnaires luttent. La suprématie sociale de Johanne-Yanick se manifeste aussi dans la relation entre Nathanaël et cette dernière. Alors que Nathanaël est véritablement amoureux de Yanick dont il adore les mots, les lèvres et le corps, l'amour de Yanick est une chimère, parce que "Johanne", c'est-à-dire sa "véritable identité", fait encore partie d'elle :

Sous Yanick il y a Johanne. Et Johanne ne peut aimer le garçon que Yanick est en train de suivre dans ce quartier pourri, ce garçon qui suivrait Yanick n'importe où [...] Elle ne peut pas aimer d'amour la matière de la cause (Trouillot 2009, 123).

Une rencontre authentique n'est pas possible entre ces deux sujets : pour Johanne-Yanick, Nathanaël n'est qu'un objet et un instrument de sa vision idéologique du monde. Cette figure de passeur de frontière qui s'approche "des exemplaires de vrais pauvres" pour prétendument lutter pour leur libération ne fait que confirmer la division sociale à un niveau mental et ainsi "renforcer les hiérarchies en cantonnant Nathanaël à son milieu social" (Choquet 2016, 112). Au lieu d'une dissolution des frontières et des différences sociales entre les milieux sociaux – ce qui devrait être l'objet du groupe révolutionnaire – c'est leur confirmation et leur approfondissement qui se réalisent.

L'éventuelle relation amoureuse entre Nathanaël et Johanne-Yanick échoue en dernière instance par les différences sociales essentielles que Johanne souhaitait dépasser en se construisant une seconde identité en tant que Yanick. Le protagoniste Dieutor-Mathurin réévalue sa propre scission personnelle dans le dernier chapitre du roman. A présent, après la mort de Charlie, celui-ci radicalise son débat interne, il se porte mal, dort mal (Trouillot 2009, 171–177). Lors de plusieurs rétrospectives, il fait défiler le cours de sa vie et constate d'un ton mélancolique son "faux rire", sa mascarade, qui montrent son manque d'une identité propre : "Moi qui ne suis maintenant de nulle part, j'ai voyagé sur toutes terres" (Trouillot 2009, 175).

Dans cette dernière scène du roman, où Dieutor établit un diagnostic sincère de sa "réalité" à travers un monologue intérieur, il se met à réfléchir au sujet de la 'terre'. Il a vu toutes les terres et fréquenté toutes les sémiosphères, tous les milieux sociaux abordés, a visité à nouveau les lieux qu'il fréquentait avec Charlie, est retourné dans le bidonville, où il voulait se "baigner dans l'odeur, le miasme [...]". Tous les corridors se ressemblent. Toutes les ruelles se ressemblent. C'est une misère sans étages, la cité de Nathanaël" (Trouillot 2009, 174). La réflexion finale de Dieutor, qui suit ces idées et actions, tourne autour de l'enterrement de Charlie qu'il souhaite réaliser dans son village d'origine : pour ce faire, il réalisera un autre voyage et repassera à nouveau sur toutes les terres qu'il a connues. C'est alors par un regard distancié et des images contrastées qu'il se représente le monde dans lequel il vit, *sa terre* : "Il n'y a qu'une seule terre, mais tellement de distance entre le béton et la terre battue, entre la boue de la cité et les parterres de la patronne" (Trouillot 2009, 175). Sa vision des contrastes sociaux, évoquée sur un ton apocalyptique, se conclut par un jeu de mot sur l'opposition topologique entre "la terre" et "les étoiles" faisant appel à la métaphore couramment employée dans la bande de petits-voleurs et selon laquelle chaque individu dispose d'une "étoile" qui représente son futur, son désir et son espoir.

Dans un dialogue imaginaire, Dieutor formule une réponse à la question de savoir ce que peut signifier cette formule anthropologique sur l'être humain et son destin propre :

La terre dont la surface est si mal partagée. Moi qui ne suis de nulle part, je connais toutes les surfaces de la terre. La terre est une étoile que les hommes ont cassée en portions inégales. L'étoile de Mathurin n'est pas celle de Dieutor (Trouillot 2009, 176).

7 Bibliographie

- Auerbach, Erich (1946) [2001], *Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur*, Tübingen, Francke.
- Broschinski, Ann-Christin / Wördenweber, Serena / Wüllner, Julia (2013), "Soziale Ungleichheit in Haiti: Zwischen mulattischer Bourgeoisie und verarmter Landbevölkerung", in : Kaltmeier, Olaf (ed.), *Soziale Ungleichheit in den Amerikas: Historische Kontinuitäten und sozialer Wandel von der Mitte des 19. Jahrhunderts bis heute*, KLA Working Paper Series No. 9, Kompetenznetz Lateinamerika – Ethnicity, Citizenship, Belonging, 58–76 [http://www.kompetenzla.unikoeln.de/fileadmin/WP_Kaltmeier.pdf].
- Choquet, Isabelle (2016), "Villes visibles, invisibles et imaginées dans l'œuvre de Lyonel Trouillot", in : *Journal of Haitian Studies* 22: 2, 106–127.
- Corbineau-Hoffmann, Angelika (2003), *Kleine Literaturgeschichte der Großstadt*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Cruse, Marc (2013), "Place in Haitian Literature since the 2010 Earthquake", in : *Geographical Review* 103: 4, 469–483.
- Eser, Patrick (2018, à paraître), "Cultures and Histories of Resistance in Haiti: Cultural Heritage, Dialectic Images and Myths of the Resistant Past in Recent Haitian Culture and Literature", in : Beushausen, Wiebke / Brandel, Miriam / Farquharson, Joseph / Littschwager, Marius / McPherson, Annika / Roth, Julia (ed.), *Practices of Resistance: Narratives, Politics, and Aesthetics across the Caribbean and Its Diasporas*, London, Routledge.
- Frank, Michael C. (2009), "Die Literaturwissenschaften und der spatial turn: Ansätze bei Jurij Lotman und Michail Bachtin", in : Hallet, Wolfgang et al. (ed.), *Raum und Bewegung in der Literatur: die Literaturwissenschaften und der Spatial Turn*, Bielefeld, Transcript, 53–80.
- Häußermann, Hartmut / Kronauer, Martin (2009), "Räumliche Segregation und innerstädtisches Ghetto", in : Stichweh, Rudolf / Windolf, Paul (ed.), *Inklusion und Exklusion: Analysen zur Sozialstruktur und sozialen Ungleichheit*, Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaften, 157–173.
- Heyl, Christoph (2013), "Stadt und Literatur", in : Mieg, Harald / Heyl, Christoph (ed.), *Stadt. Ein interdisziplinäres Handbuch*, Stuttgart, Metzler, 222–243.
- Klotz, Volker (1969), *Die erzählte Stadt. Ein Sujet als Herausforderung des Romans von Lesage bis Döblin*, München, rowohlt.
- Lotman, Jurij (2010), *Die Innenwelt des Denkens*, Berlin, Suhrkamp.

- Mahler, Andreas (2015), "Topologie", in : Dünne, Jörg / Mahler, Andreas (ed.), *Handbuch Literatur & Raum*, Göttingen, De Gruyter, 17–29.
- Ménard, Nadève (2011), "Lyonel Trouillot : un peu de partage à travers les rues de Port-au-Prince", in : Ménard, Nadève (ed.), *Écrits d'Haïti. Perspectives sur la littérature haïtienne contemporaine (1986-2006)*, Paris, Karthala, 459–464.
- Muhle, Maria (2017), "Mixed Milieus. Vom vitalen zum biopolitischen Milieu", in : Huber, Florian / Wessely, Christina (ed.), *Milieu. Umgebungen des Lebendigen in der Moderne*, München, Fink, 35–48.
- N'Zengou-Tayo, Vlarie-Jose (2003), "Imaginary City, Literary Spaces : Port-au-Prince in Some Recent Haitian Fiction", in : *Matatu* 27–28, 375–398.
- Ruhe, Cornelia (2015), "Semiosphäre und Sujet", in : Dünne, Jörg / Mahler, Andreas (ed.), *Handbuch Literatur & Raum*, Göttingen, De Gruyter, 170–177.
- Trouillot, Lyonel (2009), *Yanvalou pour Charlie*, Arles, Actes Sud.
- Vester, Michael (2017), "Die Gesellschaft als Kräftefeld: Klassen, Milieus und Praxis in der Tradition von Durkheim, Weber und Marx", in : Huber, Florian / Wessely, Christina (ed.), *Milieu. Umgebungen des Lebendigen in der Moderne*, München, Fink, 136–175.
- Vitiello, Joelle (2011), "Port-au-Prince : images littéraires des quartiers-bidonvilles et de leurs habitants", in : *Ponti/Ponts : Langues, Littératures, Civilisations des Pays Francophones* 11, 91–107.